

In nomine

Laurent Ottavi¹, David Bernard², Elise Aurin³

Il faut partager quelques pages d'un petit livre délicieux, tonique, qui date déjà de 1967. Polémique et séduisant, il convoque « *sans complexe* »⁴ le thème le plus diffusé de la vulgate psychanalytique, sa doxa, prise ici au sens grec : la doxa comme ce qui se dit de quelque chose sans que l'on sache l'indexer du vrai ou du faux, et sans que l'on se soucie de ce critère.

C'est Jean-Pierre Vernant, qui s'avance tranquillement :

« Tout a débuté, dans cette course après Œdipe, par une controverse, sinon avec Freud, du moins avec l'interprétation qu'en son nom un de ses disciples avait cru pouvoir donner de l'Œdipe-Roi de Sophocle en dévoilant le sens caché comme s'il exposait au grand jour une vérité qui, depuis deux mille cinq cents ans, attendait dans l'ombre qu'un psychanalyste la fasse enfin sortir du puits »⁵.

Et c'est Didier Anzieu, dans son article *Œdipe avant le complexe*, publié peu auparavant⁶, qui va faire les frais de la critique. Suivons-la un peu.

D'abord, et sur le point d'origine freudien, Vernant s'interroge : c'est dit-il, que Freud cherche, et trouve, dans l'Œdipe-Roi, comme une sorte de garantie de sa nouvelle doctrine ; qu'il parvient, grâce à la durée non démentie de Sophocle, à légitimer l'universalité — pour tous donc — de ce « *noyau d'attirance et d'hostilité enfantine à l'égard de la mère et du père* » écrit-il. C'est en effet ce que l'on trouve déplié par Freud, dans la lettre 71 à

¹ Professeur de Psychopathologie, Directeur du Laboratoire EA 4050, Université Rennes 2. Psychanalyste (Ecole de la Cause Freudienne), Coresponsable scientifique du colloque

² MCF en Psychopathologie, Université Rennes 2, Psychanalyste (Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien), Coresponsable scientifique du colloque

³ Doctorante en Psychopathologie, Université Rennes 2, Psychologue clinicienne

⁴ Vernant, J-P et Vidal-Naquet, P., *Œdipe et ses mythes*, Bruxelles, Editions complexe, coll. Historiques, pp.1-22

⁵ Ibid., p. IX

⁶ Anzieu, D. « Œdipe avant le complexe », in *Les temps modernes*, Octobre 1966, n° 245, p.675-715

W. Fliess⁷, avec sa thèse œdipienne, qui est grammaticalement introduite à partir de la valeur personnelle, réflexive, individuelle de son énoncé :

« J'ai trouvé en moi, comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants ».

Et Freud élargit alors son empan :

« On comprend l'effet saisissant d'Oedipe-Roi [...] Chaque auditeur fut un jour, en germe, en imagination, un Œdipe, et s'épouvante devant la réalisation de son rêve »⁸.

Quelques lettres avant cependant, et pour d'autres après, c'étaient des arguments sur la famille et l'étiologie des névroses qui étaient invoqués, dans leurs conditions et implications du « Trauma » sexuel, difficiles à envisager pour tous les pères de toutes les patientes⁹. C'était enfin et aussi l'interprétation de ses propres rêves qui faisait cheminer Freud vers l'Œdipe.

Ainsi cet Œdipe redécouvert par Freud nous conduit-il à l'orée d'une sorte de « *visage psychanalytique de la famille* » pourrait-on dire, qui s'argumente de deux niveaux ; personnel d'une part, comme une « *psychopathologie de la vie quotidienne* » avant l'heure, et clinique d'autre part, c'est la problématique des névroses — et pour les deux volets, c'est la majesté de la référence antique qui arrache ces données à leur contingence et les élève à la nécessité : ce sont tant les névroses, le sujet, sa famille, et les rêves de Freud enfin qui passent, grâce à Sophocle, du singulier à l'universel, ou du particulier à la structure, pourrait-on tenter.

Mais Vernant s'intéresse à Anzieu, et là, son ton se fait nettement plus acide : « *Anzieu, dit-il, s'aventure sur le terrain de l'antiquité classique et y découvre ce que les spécialistes continuent de ne pas voir, n'est-ce pas la preuve qu'ils se rendent aveugle par le refus de reconnaître, dans la figure de l'Œdipe, leur propre image ?* »

⁷ Freud, S., *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1991, p. 196

⁸ Ibid., p198

⁹ Manuscrits N de mai 1897, la lettre 69, et d'autres

La charge est féroce, mais allons plutôt au fond : Vernant ne croit pas, au contraire d'Anzieu, que « le destin de parricide et d'incestueux d'Œdipe soit « la formulation de son fantasme dont il est inconscient » ».

Il ne croit pas qu'Œdipe soit ce naïf mené de bout en bout par son désir libidineux de coucher avec sa mère, non, bien au contraire, et, pour déchiffrer ce texte sublime, Vernant argumente de raisons dramaturgiques et de civilisation :

— D'abord *Œdipe-Roi* dramatise la question qui porte *et* sur l'énigme de l'être, *et* sur celle des origines : c'est la question de savoir qui Œdipe est, et — réponse et voile en même temps — ; de qui il est le descendant. Deux questions donc, mais la valeur ontologique — *qui il est, ce qu'il est* — va lui être bouchée, par la certitude dont il s'aveugle lui-même : il « *est* », pense-t-il, il est Roi, *car* il « *est le fils* » de Rois, de Corinthe, et il accèdera à ce titre *parce qu'il sait déchiffrer les énigmes*. Il s'agit là d'une interprétation, à ceci près qu'elle ne respecte pas les prémisses de la question, tant celle-ci était double, car « être » et « provenir de » sont deux champs distincts.

— Et Vernant met en relief la préparation religieuse du drame, centrée sur la parole, divine, oraculaire, parole autre ou la parole de l'Autre dirait-on : l'oracle de Delphes ne ment pas, mais adresse une réponse particulière, personnelle, à la question qui lui est posée. Elle est toujours obscure, elle vient d'Apollon et est comme devant être interprétée, pour Œdipe comme pour tout un chacun. À la question « *Qui suis-je ?* », qu'Œdipe a formulée, l'oracle répond : « *Tu tueras ton père et épouseras ta mère* ». Alors il ne suffisait pas qu'il s'éloigne de Corinthe, sa naissance supposée, et cela ne pouvait aucunement valoir comme déchiffrement. Non, il fallait là qu'il interprète.

— Et à c'est à niveau que se noue de manière exemplaire le rapport à son destin, à l'*Ate*, car Œdipe *sera* et *saura* enfin bien qui il est, mais à terme seulement, quand tout aura été joué. C'est *Œdipe à Colonne*, de Sophocle toujours — et remarquons-le, c'est celui-là qui retient Lacan dans l'*Éthique*, cet Œdipe ultime et sublime, qui n'est déjà plus Roi.

Le drame se saisit alors ; il joue d'Œdipe à Œdipe lui-même, lui qui témoigne de sa force à lever les voiles des énigmes — il a terrassé la Sphynge, il déchiffrera les énigmes de Thèbes —, lui, ce génie du symbolique, reconnu par les Thébains, va monter sur le trône de Laios, parce que le peuple l'en a imploré, lui, le déchiffreur, le sauveur puissant.

Interprète donc, et fils *d'autres* rois, de Corinthe, Œdipe a accepté la charge qui lui vient de l'Autre, le peuple de Thèbes, et il s'arcboute dans sa nouvelle position de Roi Maître, tant dans sa rivalité avec Créon, ses défis injurieux à Tirésias le devin, que dans sa dépendance à Jocaste-la reine qu'il a du épouser — sa mère —... il ne néglige que la seule interprétation qui était nécessaire, celle de sa propre position, ses propres actes, — ce qu'il *est* —, qui lui aurait permis, bien sûr, de prévenir la tragédie.

Et cette posture de Roi n'est nullement la marque ou l'effet d'un désir érotique, mais bien de l'obligation à l'exercice de la *filia*, cette forme d'amour qui lie le grec aux siens, et le Roi à la cité qui l'a fait Roi : ce n'est pas *Éros* — libidinalité faite d'évidence préalable au vu d'Anzieu ; ce n'est pas non plus l'*Agape*, cette fête commune entre voisins de jouissances. C'est bien la *filia*, et le Roi auquel il est enfin advenu s'est fait tout logiquement implacable : comme il devait épouser la reine, il *devra* découvrir le meurtrier de Laios — c'est son mandat, qu'il assume pleinement. Roi, il doit affermir le trône, et il y consent. Seulement, c'est en cédant sur la question de sa contingence dans l'être, — *qui* il est — et donc en s'aveuglant obstinément avant l'heure — il ne se crèvera physiquement les yeux qu'ensuite, en châtement, pour « *rejoindre l'heure sinistre de Colone* » dit Lacan.

C'est précisément *parce qu'il* se prend pour un roi qu'il exerce pleinement la *filia*, mais — ou/et — en restant sourd aux messages qui sont pourtant toujours avancés, et qui ne font que déclencher sa colère. Il n'y a pas plus obtus aux signes du destin, l'*Ate*, qui est justement savoir à déchiffrer, ni aux prophéties du *Parodos*, du chœur, que le roi qui se prend pour un roi ; pas plus refermé au symbolique que celui qui s'assure de l'imaginaire de sa représentation. Le prix est total : le tragique gîte en la méconnaissance de sa question de l'être, et non dans la satisfaction de sa libido...

Laissons là J.P. Vernant. La sociologie ne sait pas parler de la famille citait François de Singly¹⁰, le sociologue justement de la famille, et ceci parce qu'en raison, elle n'a pas les concepts pour l'interroger... Bienheureuse sociologie alors, qui depuis Marcel Mauss et Émile Durkheim¹¹ est dans la phase féconde de réfuter les doxas, pour dégager ses constructions et interrogations de la famille.

Mais la République, les politiques, antagonistes d'ailleurs, disposent toutes de représentations de la famille, comme nous-mêmes, citoyens, mais elles, sont en charge de statuer et de prescrire ce qu'elle est ou pourrait être, d'en inscrire en droit ses formes, et dans le social ses réglementations. Et, à en croire la presse, les tensions rebondissent en France à l'heure actuelle, depuis les tout derniers jours, comme les débats semblent être fort soutenus dans le Synode sur la famille que le Vatican réunit en ce moment même... et là aussi des conceptions antagoniques, qui ne s'accordent que très difficilement, sont aux prises dans le social, et au sein de l'Église.

Et la psychanalyse ? Pointons qu'une certaine orientation psychanalytique, pas toute la psychanalyse, mais la psychanalyse dans sa *doxa*, et pas seulement à la Anzieu, a souvent pu penser qu'elle « savait » ce qu'est la famille. Elle en aurait même le modèle : la famille ? C'est ce qui s'unit d'un amour érotique pour la mère et se heurte dans une rivalité au père. La famille ? C'est donc et de manière prouvée, le couple hétérosexuel privé, qui produit un rejeton au développement harmonieux si possible, lequel, au débouché de sa maturation et dans le déclin du *Complexe d'Œdipe*, ne souffrirait pas plus du Surmoi qu'il ne faut...

... Certes, sans doute s'agit-il là d'une caricature, peut-être, mais qui d'entre nous ne l'a pas implicitement admis une fois au moins, et sans le mesurer, peut-être même en sa clinique, dans sa pratique, et au titre de ce qui n'est au fond que *doxa* de l'Œdipe, *doxa* qui l'impose comme ternaire imaginaire, articulé en stades libidinaux de développement : pour les garçons de cette manière-ci, pour les filles de cette manière-là, etc.

¹⁰ François de Singly. *Sociologie de la famille contemporaine*. Armand Colin, Paris, 2007. *Sociologie de la famille contemporaine*, collection 128, éditions Nathan, Paris, 1993 (2ème édition réactualisée, 1996). *Le Soi, le couple et la famille*, collection Essais & Recherches, éditions Nathan, Paris, 1996 et Poche, 2005

¹¹ Durkheim, E., « La famille conjugale » [1892], in *Textes 3. Fonctions sociales et institutions*, Paris, Minuit, 1975

Mais ce qui fait défaut là, c'est précisément et dans l'ensemble de ses variables, l'histoire des tensions entre l'intime du sujet et, disons-le par emprunt, l'« *extime* » qui le densifie et lui donne chair : entre l'intime et tout ce qui se retrouve, de l'ordre du privé pourtant, comme réfracté par le social. Celui-ci évolue dans autant de marques, présentes ou déniées, des modes d'assentiment ou de refus, par le sujet, de toutes les inventions et orientations nouvelles. Et à tout dire, pointons que cet extime-là se dénote dans ces consentements subjectifs qui se projettent en modèles escomptés....

Faire l'impasse sur cette tension du sujet et de l'autre, entendre fonder l'intime comme une soustraction interne, c'est se condamner au refus de la question et c'est y substituer une quasi-naturalisation, affirmée au nom de la science. On le paie alors d'un discours d'autorité, comme l'avaient tenté certains « psy » dans le débat politique français, qui n'aboutit qu'à geler une forme, connue et présentée donc comme nécessaire, hétérosexuelle et nucléaire, et à prescrire.... Mais il s'agit là de *politiques* et on ne saurait s'y engager au nom de prémices qui excluent justement, et le *politique* — en le coupant de l'*intime* —, et le *sujet*, dans son rapport d'assentiment aux modes de jouissance et de génération, de lui-même, et de l'autre. C'est fort heureusement que d'autres psychanalystes, courageux, ont fièrement réagi et posé qu'il s'agissait, dans cet aveuglement imaginaire, d'une faute clinique, conceptuelle et éthique, et ne détaillons pas trop l'infatuation qui la commandait.

Nous avons suivi Vernant : avec l'Œdipe, ce n'est pas l'*éros*, mais la *filia*, heureuse ou délétère, qui inscrit la contingence de l'être dans son rapport aux siens, rapports non pas à *la mère* en Jocaste, mais à la Reine et au monde de Thèbes ; Vernant nous indiquait en ses propres termes qu'il ne s'agit pas d'abord de l'Imaginaire, fonction essentielle de méconnaissance ajoutons-nous, mais bien plutôt du Symbolique.

Suivons alors aussi Lacan maintenant, car, à la différence de ceux que nous évoquons plus haut, lui ne « sait » sans doute pas ce qu'est la famille, et encore moins celle qui serait dictée par l'imaginaire. Nous ne nous référerons pas ici aux *Complexes familiaux*, mais c'est faute d'espace, et nous citerons d'abord un petit passage amusant du Séminaire VII :

avec l'Œdipe

« [...] il s'agit de tout à fait autre chose que de savoir si on va ou non baiser ma-
man »¹²

ceci pour nous rapporter, quelques pages plus loin, à une lecture précise :

« *Œdipe tel que nous le raconte Freud quand il se réfère à Sophocle [...] C'est l'historiole de Sophocle, moins le tragique* »¹³

Voilà une thèse précise, précieuse. Allons donc maintenant droit à cette assertion mille fois répétée et dépliée : « *Œdipe, c'est le rêve de Freud. Comme tout rêve il a besoin d'être interprété* »¹⁴.

À *interpréter* donc, alors, et pour en saisir l'axe, il faut se rapprocher des propos introductifs de son « *Mythe individuel du névrosé* ». Puisque la parole, y écrit-il, ne peut se marquer comme accès direct à la vérité comme telle — il faudrait pour cela en effet qu'elle puisse se saisir elle-même —, alors c'est une autre forme, toute particulière, qui vient non pas *dire* le vrai ou l'énoncer à la première personne, mais qui vient se *situer* à cette place même de la Vérité, et c'est justement le *mythe*, dans son *Epos*, son épopée, qui occupe cette fonction. Aussi, traitant d'intersubjectivité,

« [On] peut dire que ce en quoi la théorie analytique concrétise le rapport intersubjectif, et qui est le complexe d'Œdipe, a une valeur de mythe »¹⁵.

Valeur de mythe, donc valeur de Vérité de l'intersubjectif. Qu'est-ce à dire ? Il y a un *imaginaire* de l'Œdipe oui, — posons que c'est bien la rivalité, sur l'axe « a-a' » du Schéma L, qui sature la dialectique ; et puis il y a un *symbolique*, qui se détermine de l'axe A-\$, qui fonde le sujet, en sa division même, sa tension et ses charges de désir. C'est là l'équivalent lacanien du tragique chez Sophocle. Alors :

« *le sexuel ne se réalise [...] que sur le plan symbolique. C'est ce que veut dire l'Œdipe, et si l'analyse ne savait pas cela, alors elle n'aurait rien découvert* »¹⁶.

Ce que veut dire l'Œdipe donc n'est pas qu'il y aurait, au départ, l'identité sexuelle déjà pré-posée, garçon ou fille, nouée dans le désir hétérosexuel incestueux, mais épreuve

¹²Lacan, J., *Le séminaire Livre XVII*, « L'envers de la psychanalyse », Paris, Seuil, 1991, p 127

¹³ Ibid., p 131

¹⁴ Ibid., p.159

¹⁵ Lacan, J., « Le Mythe individuel du névrosé », *Ornicar*, n°17-18, 1978, p. 290-307

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire Livre III*, « Les psychoses », Seuil, 1981, p. 191

du discord d'avec sa propre réalité dans l'être, et le Symbolique, dans l'infinimentisation de son ouverture, creuse la place de l'objet, métonymiquement toujours relancé.

L'Œdipe et son au-delà, chez Lacan, ce n'est pas l'argumentation en nature de la famille nucléaire, du 19^e et 20^e siècle, mais tension, détermination du désir par le symbolique, et inscription de la dialectique imaginaire. Et ce n'est point tant Laios, mais plutôt le père de « *Totem et Tabou* », que Lacan reconnaît, chez Freud, comme figure tutélaire et affirmation du statut du père absent, du Père mort, c'est-à-dire figure déterminante du Père symbolique.

C'est ce que pointe autrement me semble-t-il Jacques-Alain Miller dans son commentaire sur le Séminaire VI « *Le désir et son interprétation* » :

« Après l'Œdipe, ce n'est pas contre l'Œdipe, ce n'est pas non plus l'anti-Œdipe. Après l'Œdipe, c'est Œdipe remis à sa place, l'Œdipe freudien cadré, saisi avec ses limites. On sait où aboutira Lacan : il dira que le père est un sinthome et que l'Œdipe ne saurait rendre compte de la sexualité féminine »¹⁷.

Jacques-Alain Miller distingue les deux axes qui fondent l'au-delà lacanien de l'Œdipe : l'axe symbolique et la chaîne signifiante, et l'axe imaginaire du lien à l'autre, qui le voile ; et sous l'imaginaire, le fantasme inconscient, qui noue le sujet \$ barré au, poinçon, *petit a*. Le désir est articulé au père mort, c'est la dialectique située au-delà de la rivalité et du partenaire qui introduira à la logique de la métaphore paternelle, le Nom-du-Père, et puis celle du désir et du fantasme, et c'est Hamlet qui sera là convoqué par Lacan.

Pointons donc avant de continuer, que le rabattement forcé sur la « *thématisation triangulaire du complexe d'Œdipe* »¹⁸ comme le signifie Lacan, nous mène droit à légitimer une forme, c'est la famille nucléaire, mais en soustrayant la question du symbolique et du désir : il conduit à une sorte de justification forcée, une prescription. Sans ironie aucune, c'est une obstination essentiellement aveugle ; là, c'est une faute d'autorité qui est toute proche du déni royal de l'Œdipe de Sophocle.

Or les débats de notre modernité, qui sans doute n'est plus celle de Freud, mais qui s'y articule pourtant, attestent que quelque chose s'est rectifié justement sous nos yeux, en

¹⁷ Miller, J.-A. « Une réflexion sur l'Œdipe et son au-delà » texte établi par Monique Kusnierek, non revu par l'auteur.

¹⁸ Lacan, J., « Le Mythe individuel du névrosé », Op.cit.

France, dans le monde, au Vatican, et surtout, dans les usages réels et en effet nouveaux de nouvelles formes de famille. Sa thématisation ternaire n'y a plus la forme absolue et « normale » hors de laquelle tout serait pathologique ou souffrance et manque. Tout l'atteste, de pleine évidence.

Il faut donc nous rapprocher d'une hypothèse dont nous nous soutenons dans ce propos, et pour cela, argumenter d'un *second paradigme* freudien de la famille qui semble jouer à côté, ou encore en marge de celui de l'Œdipe et la génération, qui est une logique du parent et de son rejeton.

Le second paradigme freudien est sans doute très surprenant, et il s'est déjà bien lézardé.

Ce n'est plus des affres du désir dont il s'agit, mais plutôt des douleurs de la *jouissance*. Et celles-ci se travaillent au long d'argumentaires théoriques certes distincts, dans le *Malaise dans la Civilisation* comme dans *Totem et Tabou*, ou dans la *Morale sexuelle civilisée*, et portent sur les déploiements et déterminations de la jouissance, barrée ici, retrouvée là, etc....

Ces trois textes freudiens dessinent le prix à payer pour tout réglage des économies libidinales, et une tension apparaît entre *Jouissance* — disons, et à défaut de ce signifiant, ce qui est posé par Freud comme au-delà du principe de plaisir — entre jouissances donc et modalités sexuelles, par exemple monogamiques, avec la raréfaction du sexe que cette famille implique dit Freud.

« [...] pour un peuple, la restriction de l'activité sexuelle s'accompagne très généralement d'un accroissement de l'anxiété de vivre et de l'angoisse de la mort, [...] Tout ceci nous permet de nous demander si notre morale sexuelle « civilisée » vaut les sacrifices qu'elle nous impose, [et] il ne nous est pas possible de ne pas inscrire une [...] dose de satisfaction et de bonheur individuels [au nombre des buts de notre développement culturel] »¹⁹.

Réinscrire une dose de satisfaction, satisfaction sexuelle donc, malgré le déficit de jouissance que cela implique tant la satisfaction s'accorde mal au monogame ; s'y dévouer

¹⁹ Freud, S., « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes », *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 1969, pp.45-46

permet de renoncer aux symptômes et aux *Malaises*. Et — « *quand bien même les règles conjointes de la politesse et de la politique s'y opposeraient* »²⁰ — il faut faire exister le sexuel, dit Freud sinon, ce seront les maladies nerveuses contemporaines, *Malaises* et nouveaux symptômes qui s'imposent...

Et voici donc que sont désormais advenus les visages nouveaux, pluriels, de la famille moderne, qui dépassent le conjugo initial, qui convoquent dans un nouage renouvelé des *places et identités des parents*, et ne les subordonnent plus au couple et à l'hétérosexualité. Aussi, en y ajoutant la question du frère et de *l'invidia*, la voie et les questionnements s'ouvrent à nouveaux frais, tant ces nouveaux modèles qui parient sur la « *satisfaction et le bonheur individuel* » se réinterrogent, et on ne saurait dire alors que Freud n'a pas été là très bien entendu, ni que son œuvre n'ait été sans frayer la voie à notre modernité.

Combinons ces deux registres, *désir* et *plaisir*, mais justement dans leurs articulations sociales et extimes, et ceci grâce à Lacan, et reconnaissons que les premières pages du « *Mythe individuel du névrosé* »²¹ avancent, en clinique, que nouage assurément il y a, par exemple entre les parents monogames de l'Homme aux Rats et le sujet lui-même, en ce qu'il est encombré du désir fourvoyé dans ses symptômes et autres explosions de jouissance délétère, destructrice de ses inscriptions sociales. Notons que nouage il y a donc entre la *libido Éros* et modes de *Jouissance*, et que ce sont les rapports logiques non résolus que la clinique justement met en pleine lumière, qui se trouvent sériés tout au long de règles dénotables, pointe Lacan : dégagés au long d'une « *formule de transformation* » écrit-il exactement :

[...] *la constellation originelle qui a présidé à la naissance du sujet, à son destin, et [...] à sa préhistoire, à savoir les relations familiales fondamentales qui ont structuré l'union de ses parents, se trouve avoir un rapport très précis, et peut-être définissable par une formule de transformation, avec ce qui apparaît le plus contingent, le plus fantasmatique, le plus paradoxalement morbide de son cas, [...].*

Une *formule de transformation* : c'est désigner là un mathème pratiquement, en tous cas une opération logique qui permet de saisir en quoi :

²⁰ Lacan, J., « La chose freudienne », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.410

²¹ Lacan, J., *Le Mythe individuel du névrosé*, Op.cit.

« ... les impasses propres à la situation originelle se déplaçaient en un autre point du réseau mythique, comme si ce qui n'est pas résolu ici se reproduisait toujours là »²²

C'est un nouage entre famille et sujet, entre jouissance de l'autre et désir : la névrose en est le révélateur, et la cure en fut pour l'Homme aux rats son mode partiel de dénouage.

C'est en dialectisant les deux pans de l'Œdipe comme *Epos* du désir, et le Principe de Plaisir avec ses au-delà, que se saisit cette « formule de transformation » lacanienne. Et dans ces pages, Lacan pointe bien une dégradation du père, mais c'est ici le père imaginaire, le Laios qui prétendait barrer la route à cet inconnu plein de fougue, Œdipe, pourrait-on dire :

« ... Ces formations [névrotiques] nécessitent d'apporter au mythe œdipien [...] certaines modifications de structure [... pour...] saisir que la théorie analytique est toute entière sous-tendue par le conflit fondamental qui, par l'intermédiaire de la rivalité au père, lie le sujet à une valeur symbolique essentielle – mais ce, vous allez le voir, toujours en fonction d'une certaine dégradation concrète, peut-être liée à des circonstances sociales spéciales, de la figure du père »²³.

C'est la *dégradation*, mais bien imaginaire du père qui est ici spécifiée, qui lie le sujet à une valeur symbolique. Répartissons les données entre imaginaire et symbolique, car sans doute ne faut-il pas confondre cet imaginaire-là et le moment princeps du déclin symbolique du Père, par exemple ce moment que, dans le Séminaire XVII, Lacan inscrit au passage entre Yahvé et le Dieu du Nouveau Testament. C'est que le Dieu moderne, n'est plus capable de féroce ignorance par laquelle Yahvé, dans sa colère sourde, exigeait de son peuple toute la jouissance, pour lui-même, en exclusive, en cette colère dont on sait qu'elle est à l'origine de la métaphore de l'Église comme l'épouse, celle que Jean de la Croix filait si bien. Avec l'avènement du Dieu du Nouveau Testament, l'église *ecclesia* ne s'oriente plus vers le don exclusif de jouissance.

²²Ibid.

²³Ibid.

Distinguons donc l'une de l'autre la dégradation de l'image du « père-papa », toujours marqué de ce qu'il ne peut prétendre équivaloir au Père certes, et le déclin du Père, que je lirais ici comme sa symbolisation plus accentuée, plus épurée.

Si c'est bien l'articulation renouvelée des logiques de désir et de plaisir qui détermine les formes nouvelles et plurielles de la famille, alors la question se fait très directe, et elle est spécifiquement posée à la psychanalyse.

Nous la formulerons ainsi : notre psychanalyse a-t-elle échoué dans notre monde moderne et servirait-elle désormais les valeurs et références qui appartiennent au passé, ou bien, sans peut-être le mesurer, a-t-elle au contraire contribué — mais vraiment très fortement — au changement de ce monde, en ceci qu'en marge de la science, elle a reconvoqué, en acte, à nouveaux frais et sur de nouveaux modes, les *deux* questions nécessaires de notre contingence, qui vibrent toujours dans la névrose, ses symptômes et ses jouissances, comme dans sa clinique, psychanalytique. C'est à savoir « *suis-je vivant ou mort* », et « *qu'est-ce qu'une femme* », ramassait Lacan : être vivant ou mort et de quels modes de sexuation, sont en effet les deux contingences obligées du sujet. Toujours formulées dans une culture donnée, elles posent, au cas par cas et dans le social ces logiques du désir et celles des jouissances, et nous convoquent dans nos assentiments possibles, ou déniés.

Alors, comment ne pas remarquer que l'âpreté des débats et manifestations en France, autour du « mariage pour tous », à son origine et lors des grandes premières manifestations, brouillaient en fait cette articulation et mettaient sur un même plan argumentaire tant l'économie de jouissance sexuelle, libérée ou non, “que” ou “et” la question centrale qui porte sur la filiation, de la génération, et le père. Que le débat, politique, saturait le nouage du désir de jouissance et de parenté, et rabattait celle-ci sur des normes.

Pourtant, le soupçon que l'on peut avoir, c'est que la question de l'homosexualité, comme l'évolution du débat l'indique, était au fond assez secondaire dans l'âpreté des oppositions : autrement dit que la question du sexuel « passait », ou pouvait passer, et la suite politique des débats jusqu'à il y a quelques jours l'a démontrée, même chez les détracteurs. Ce qui ne passait pas, c'est sur ce que d'aucuns — pas nous — appellent la “parentalité”,

là les choses ne passaient, mais alors pas du tout... c'est bien la question du Père qui travaillait et qui continue de travailler, au-delà des modalités de la jouissance.

Ces débats se tendent à l'articulation du père imaginaire — c'est Laios, le pauvre bougre qui ne faisait pas le poids, sinon à avoir du, par sa disparition même, s'absenter de force et symboliser la place qu'Œdipe gèrera fort mal... ou c'est encore, image dégradée aussi, le père de l'Homme aux Rats — ; c'est l'articulation donc de ces pères Imaginaires et du Père symbolique — celui de Totem, Hamlet —, mais à ceci près que ce dernier, le Père symbolique, se voit lui, présentifié désormais dans une incidence moderne, qui est instrumentée ou possiblement circonscrite par la puissance jamais égalée de la science et ses applications médicales, qui ouvrent au réel étendu de la procréation, posée bien au-delà du sexuel. De Père mort, fondement du symbolique, il devient comme envahi d'une pluralité de visages du vivant instrumenté, que les formules de la science qui entendent circonvenir et amplifier : APM, GAP etc..... Visages modernes, scientifiques, du Père mort sans doute, qui appelle toutes ces logiques de l'évaluation qui font florès, ici aussi.

Alors nous devons reprendre l'hypothèse à laquelle nous n'avons pas répondu, mais qui paraît féconde.

Car c'est de deux choses l'une : — ou bien la psychanalyse, au long de ses cent vingt ou trente années n'avait servi de rien car elle n'avait pas anticipé et ne traitait que des formes du 19^e pendant que la société changeait et dépassait d'elle-même le ternaire monogame et œdipien, par une sorte d'évolution naturelle ; — ou bien finalement, mais pourquoi faudrait-il s'en étonner, c'est la psychanalyse elle-même, et pas simplement la science ou l'histoire, c'est la psychanalyse, partenaire du sujet et dans l'ombre du discours de la science, qui a aussi changé ce monde et a ouvert nos modes d'inscription.

La première réponse renvoie psychanalyse et psychanalystes à l'impuissance des contempteurs désolés de la logique de l'histoire — des réactionnaires à tout dire — ; la seconde examine en quoi — comme logique de discours déplié — la psychanalyse a en effet rectifié nos inscriptions, elle a réouvert la question de nos *mœurs* et de nos *vœux* dans le monde moderne, et tout autant que lui, elle se trouve elle aussi en voie de reprise, de changement, concrètement, dans et par les nouveaux visages de la névrose, qui comme *mœurs*, comme *mores* sont déterminés aussi à partir de son œuvre elle-même.

Alors la morale sexuelle contemporaine n'est plus l'envers de la psychanalyse, mais peut-être l'une de ses incidences et de ses dépassements. « Triomphe » possible, mais à bas bruit peut-être, paradoxal sans doute, tant le terrain argumentaire paraît saturé des thèses de ses détracteurs, tant l'heure serait plutôt, à première vue, aux pratiques comportementalismes...

Ne nous trompons pas de débat pourtant et pointons que le réel de la science s'est développé par déploiement de son discours, et qu'il s'est immiscé dans l'intime du corps là où précédemment le maître régnait... en maître justement, c'est-à-dire en discours aussi, celui de l'inconscient. Pointons que cette dialectique du discours de la science a trouvé sa réponse dans la psychanalyse, et réciproquement sans doute, et observons combien ce réel de la science s'empare maintenant du sexuel et des corps, d'hommes, de femmes, de ces femmes dont on apprend qu'elles vont bientôt devoir congeler leur gamètes, afin de mieux se subordonner aux exigences de l'entrepreneur social et de ses modes de production. Il n'est peut-être pas anodin que ce soient justement les entreprises de l'hypercapitalisme moderne, qui fabrique ou vit des objets de la plus haute technologie, les *lathouses* de Lacan, qui viennent imposer cette contrainte du corps et son ou ses produits...

Or pointait Lacan,

« le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science »²⁴

... ce qui est à entendre dans sa valeur épistémologique certes, le « sujet de la science », mais aussi dans son poids singulier : le sujet déterminé et affecté par la science...

Et en 1967, avec l'intention et l'extension, Lacan avait formalisé la responsabilité de la psychanalyse dans le monde. Il situait, à son horizon, les trois points de fuite qui la convoquent : d'abord les impasses dans le *Symbolique*, avec la question des avatars du Père et de l'Œdipe ; puis dans l'*Imaginaire*, et enfin dans le *Réel*, que la science inscrit en savoir, savoir dans le Réel, et ici, c'est celui des corps.

²⁴ Lacan, J. « La science et la Vérité », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p 858

Lacan faisait là le pas complémentaire par rapport à Freud : il ne s'agissait plus seulement de répondre aux désastres politiques, mais de s'orienter du Réel, d'y prendre pied, de le mesurer, d'y agir. C'est aussi ce qu'articule aussi son texte, la « *Situation de la psychanalyse en 1956* », qui interroge le rapport des psychanalystes à la psychanalyse elle-même, mais :

*« dans la situation de la psychanalyse, plutôt que des psychanalystes »*²⁵.

En 1956, c'était l'infatuation imaginaire des psychanalystes entre eux que Lacan stigmatisait avec des portraits parfois brossés au vitriol, parce que leur réassurance commune — le futur *SAMCDA*²⁶ — refoule la chaîne du symbolique, son efficace, et infléchit la discursivité du symptôme.

Répondre à la tâche posée par les développements du sujet de la science, dans ses incidences et reprises sociales, y répondre sans se fourvoyer dans le *SAMCDA* qui toujours guette, voilà le programme lacanien.

Dès lors, la danse — *les danses* — entre le psychanalyste et ses belles amies les névroses et les familles, se valsent toujours au long de leurs réponses mutuelles, et se réinterrogent assurément mutuellement, de manière renouvelée en ses formes et mœurs, et sur fond de discours du social et de la science.

Psychanalyse et sujet sont conjointement convoqués et interrogés, et rappelons-nous que Sophocle nous prévenait déjà : l'interprétation est le chiffre qui reste toujours à dégager dans toute question, et c'est peu dire de Freud qu'il maniait l'interprétation au cœur même de l'acte, qu'il en fit l'axe même de la parole analytique, et c'est peu dire ensuite que c'est son apophantique — le « juste à côté », que Lacan faisait surgir dans toute sa charge de vérité : et dans ces deux cas, et bien au-delà, l'interprétation se mène toujours *au nom de*, et c'est bien « *in nomine* » qu'elle joue, mais *in nomine*-au nom de quoi ? Au nom de la place du père, ou du père lui-même, et c'est alors le « *in nomine patris et filii et...* », cet « au nom du père et du fils », qui renvoie à la religion ? Non ? Au nom de la science, alors dans sa désobjectivation ?

²⁵ Lacan, J., « Situation de la psychanalyse en 1956 » *Ecrits*, Paris, Seuil, p 460

²⁶ Société d'Assistance Mutuelle Contre le Discours Analytique

On connaît la réponse de Lacan : l'interprétation qui opère en psychanalyse, c'est celle de l'orientation sur le Réel.